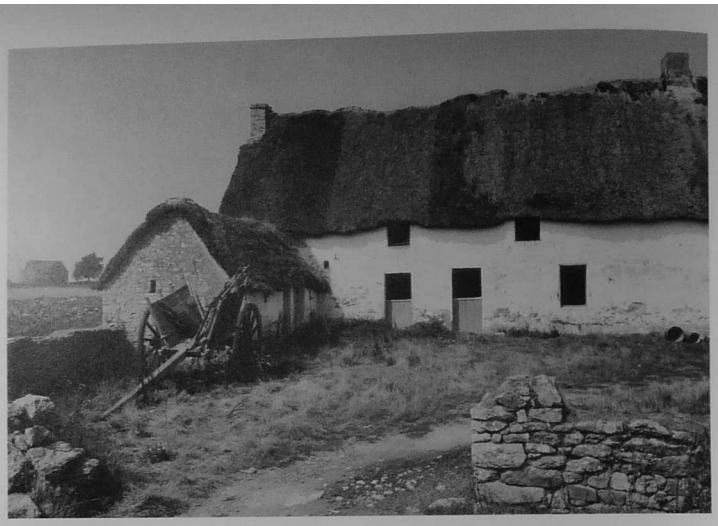
Bretagne

Si les limites linguistiques engendrent pour cette province deux ensembles bien distincts, pays bretonnant et pays Gallo, les données de l'habitat rural ne permettent pas un découpage aussi rigoureux. Au-delà des fondements culturels des populations, la maison paysanne présente dans l'ensemble de la Bretagne une unité que contredit seulement l'utilisation locale de matériaux spécifiques (terre du Bassin de Rennes, schistes des Monts d'Arrée, chaume du Vannetais) ou les particularités de l'histoire sociale et économique : la situation privilégiée de la zone côtière pour l'agriculture et les échanges a par exemple inévitablement rejailli sur la qualité de l'habitat. Pourtant, plus que tout autre habitat régional, le modèle breton s'impose par une assez grande homogénéité qui est peut-être plus le fait d'une histoire « récente » que lointaine. Même l'isolement de la Grande Brière n'a pas produit de formes d'habitat fondamentalement différentes malgré sa spécificité. En fait, seules les marges extrêmes semblent échapper à un schéma de construction quasi systématique : la maison longiligne à deux pans de toiture rapides et à pignon aveugle. L'obéissance à des traditions de construction proprement poitevines au sud de la Loire et, de manière moindre, l'intervention d'éléments d'architecture appartenant au Maine à l'est, modifient sensiblement la forme générale et l'allure des bâtiments dans ces régions. Sans doute faudrait-il plus chercher une base de différenciation « culturelle » de l'habitat à travers l'utilisation de bâtiments d'exploitation spécifiques tels que puits, fours, hangars à charrettes, abris divers. Certains d'entre eux, par l'outrance de leur décor ou l'archaïsme de leur conception caractérisent plus que l'habitation elle-même les paysages régionaux.

L'architecture paysanne bretonne reste à découvrir ; malgré la richesse des études qui, depuis longtemps, ont décrit cette province, l'essentiel, tant sur le plan du décor que des techniques de construction, sur le plan du « fonctionnement » de l'habitat que des éléments d'architecture, nous échappe alors même que, livrées au tourisme aveugle, beaucoup de maisons paysannes traditionnelles, derniers témoins d'un riche passé, disparaissent chaque année ou sont irrémédiablement dénaturées.



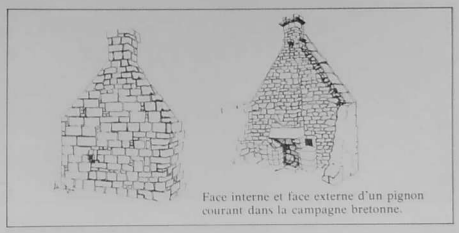
En Grande-Brière, le roseau reste encore la couverture la plus commune tant pour les bâtiments d'exploitation que pour les habitations.

C'est dans le détail même des matériaux de la construction, leur usure, leur patine qu'il faut savoir regarder la maison paysanne bretonne (Cornouaille).

Cornouaille. Bâties de schiste dans les Monts d'Arrée et la Montagne Noire, de granit et de grès dans les régions basses, les maisons de Cornouaille sont d'allure austère, rudes comme l'est le pays lui-même battu par les vents d'ouest qui ont modelé un paysage sans arbre. Pendant longtemps il fallut se contenter de la bruyère et des ajoncs de la lande, des algues marines ou des bouses de vache séchées pour alimenter le foyer, et l'usage du bois fut réduit au minimum dans la construction. Maison minérale par excellence, la maison de Cornouaille exprime parfaitement l'ingéniosité des bâtisseurs et tailleurs de pierre ; ils acquirent vite une renommée qui les fit employer ailleurs. Malgré le manque de malléabilité des matériaux employés, la recherche esthétique prévaut fréquemment dans le décor des ouvertures : linteaux sculptés d'accolades, piédroits chanfreinés, figures anthropomorphes, dates de construction, nom des propriétaires ou des bâtisseurs, symboles protecteurs, témoignent du talent des artisans autant que des préoccupations sociales ou spirituelles des habitants. Cette finesse de l'ornementation est d'autant plus frappante qu'elle s'exerce sur des murs par ailleurs sans noblesse : blocs approximativement appareillés aux épais joints de mortier de chaux, plaquettes de schiste à l'aspect rugueux sont laissés apparents. Seules les maisons côtières craignant plus l'humidité marine ont des façades enduites de chaux n'épargnant que les encadrements des baies. Dans les maisons les plus riches, l'ornementation gagne la toiture et le décor des lucarnes (rares dans les maisons modestes) et des souches de cheminée (placées à l'aplomb ou en retrait du pignon), n'est pas moindre que celui des ouvertures de la façade. Dans certains cas, l'ardoise de la couverture se prête elle-même à des motifs en cœurs, en losanges ou en croix. Autrefois fort épaisses, ces ardoises reposaient sur un lit de terre argileuse augmentant l'étanchéité de la toiture. Mais le plus souvent, elles sont directement clouées sur un plancher, et, sur le littoral, scellées à la chaux. Dans les Monts d'Arrée, le traitement en lignolet du faîtage des toits est fréquent. C'est qu'ici le vent est moins violent et surtout, que le schiste est omniprésent dans la construction : c'est lui que l'on utilise pour les fondations, pour l'appareillage des murs, pour la cheminée, pour la couverture des toits, des puits et des fours. C'est encore lui qui, sous forme de grandes dalles plantées verticalement, fait dans les plus anciennes maisons, office de murs de refend et forme cloison des petits bâtiments d'exploitation. Matériau de « nécessité », sans gloire car ne se pliant pas aux caprices de la taille, il répond cependant étroitement aux exigences d'un climat rude et, à peu de frais, a su satisfaire aux besoins de l'habitat des hommes et des bêtes.

Trégor et Léon. En nulle autre région, la maison ne semble si intimement liée à un environnement ni conçue de manière à répondre si étroitement aux contraintes du milieu qui la porte. C'est que les conditions de vie sont rudes, et les populations n'eurent longtemps que de

L'abondance du roseau en Grande-Brière a conduit à l'utiliser autant comme matériau de toiture que comme revêtement de protection dans les petits abris des champs.



Face interne et face externe d'un pignon courant dans la campagne bretonne.

faibles moyens pour satisfaire à la protection contre la pluie et le vent soufflant en rafales. C'est avant tout aux éléments mêmes du paysage naturel que l'on fit appel pour se protéger, en bâtissant les maisons dans un repli du terrain, un creux de dune, ou en les adossant à un amas rocheux. La plantation d'un rideau d'arbres ou d'une simple haie cernant les constructions fait un écran supplémentaire. Mais il fallut aussi jouer sur la forme des constructions : toujours basses, tournant au nord une façade aveugle, à l'ouest un pignon robuste prolongé par une souche massive, les maisons peuvent résister au vent de tempête. Enfin, la disposition des bâtiments d'exploitation, étable, remise à charrette, local abritant agrès et filets de pêche, placés en équerre sur le flanc ouest du logis, contribue à l'isolement d'une cour bénéficiant

Maison du Vannetais.

Maison du pays de Retz.

d'un microclimat. L'usage même des matériaux locaux, granit et granulite, schiste cristallin contribue à la solidité des édifices bien que pendant longtemps, en l'absence de mortier de chaux, l'unique liant à l'argile ne permit pas une grande stabilité : on devait alors tailler les pierres pour les ajuster au mieux, opération trop coûteuse pour les plus démunis. Couvertes de chaume au départ, ces maisons furent par la suite couvertes d'ardoises, le plus souvent scellées à la chaux et surchargées de pierres dans les lieux les plus exposés. Cette précaution est d'autant plus nécessaire que les maisons se sont fréquemment haussées depuis un siècle, ont gagné un étage d'habitation, le « solier », alors qu'une salle unique ou dans le meilleur cas deux pièces séparées par un couloir central, « an alez », abritait autrefois la famille paysanne.

Maison de la Montagne Noire.

Maisondu Vannetais

L'étroitesse des ouvertures, leur rareté sur la façade s'explique autant par la volonté d'échapper au froid que par la difficulté qu'il y avait à se procurer des linteaux de grande portée. De plus la peur des maraudeurs intervint certainement dans le choix de ces baies exiguës. Les maisons du Léon, du moins certaines d'entre elles, expriment bien ce double souci de l'éclairement de la salle commune et de sa protection : une partie de la pièce fait saillie en façade pour permettre de placer la table au plus proche de la fenêtre qui l'éclaire directement. Le mur latéral de ce « kuz taol », ce cache-table, qui regarde vers la porte d'entrée, est percé d'une meurtrière, le « trou du fusil » permettant de contrôler le passage.

Maisons toutes de rudesse, à l'image du pays, les constructions du Trégorrois et du Léon sont aussi le reflet des contrastes sans nuance de la côte bretonne : bleu des ardoises serties de mortier blanc, noir brillant des moellons de granit (rose dans la région de Perros-Guirec) rejointoyés à la chaux, tour à tour les couleurs des matériaux s'assombrissent sous la pluie ou bien exultent au soleil, modifiant radicalement l'allure des bâtiments.

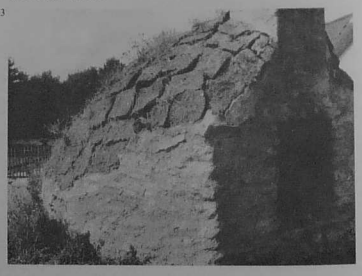
Bassin de Rennes. Répondant au souci général de moindre coût de la construction, on s'est tourné, dans le Bassin de Rennes, vers les données du terrain pour bâtir les maisons. De la même manière que dans d'autres régions on a tiré de l'environnement immédiat de la future construction la pierre utilisée, on a dû ici se contenter de la terre en l'absence de tout autre matériau. L'histoire géologique a donné en effet au pays de Rennes d'épais limons recouvrant une roche mère le plus souvent inaccessible. Cet usage de la terre n'est d'ailleurs pas exclusif du Bassin de Rennes et, localement, elle fut employée en d'autres régions de Bretagne, seule ou comme hourdis d'un pan de bois ; mais ici son utilisation fut systématique bien qu'on la trouve aussi employée conjointement avec la pierre. Maisons

1

2

Dans une économie longtemps autarcique, la nécessité de subvenir soi-même à tous ses besoins multiplia les fours à pain ; ils accompagnent encore la plupart des maisons bretonnes.
1. Fournil d'une ferme du Poudouvre.
2. Four accolé au pignon d'une maison du Rennais.
3. Four couvert de mottes de gazon en Grande-Brière.

3



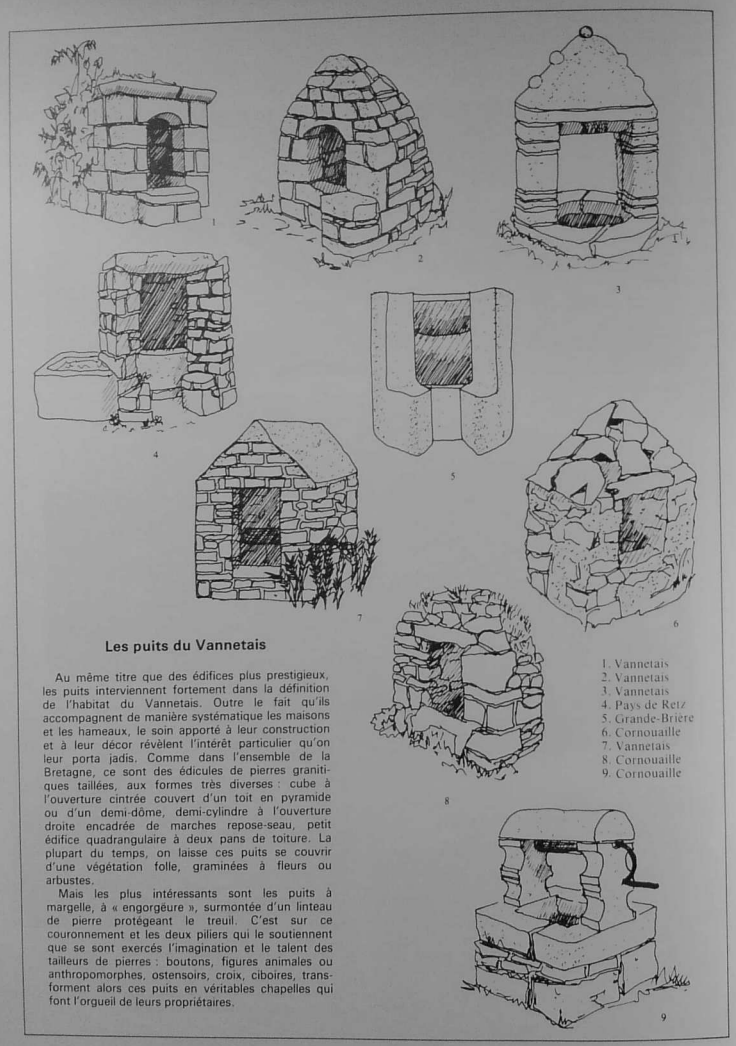
Maison de berger.

Abri de chasseur.

Les maisons de berger du Marais de Dol

Entre le Couesnon et la Banche, au-delà des polders gagnés sur la mer, la zone littorale périodiquement reprise par les flots sert à la pâture des moutons qui donneront les fameux gigots de « prés salés ». C'est sur ces étendues que vivent les bergers pendant toute la période de pâture, seuls avec leurs troupeaux et leurs chiens, isolés du reste de la campagne par la ligne des digues protégeant les cultures.

Traditionnellement ce sont eux-mêmes qui édifient leur refuge, une fois l'an, à la belle saison. Bâtie sur une légère éminence, à moitié enterrée, la « cabane » est tapie au sol, offrant le moins de prise possible au vent ; comme matériau essentiel, des mottes de gazon prises sur place pour élever les « murs » et couvrir le toit. Des planches et de la tôle consolident les endroits les plus exposés, mais ce sont là des matériaux très récents et longtemps seule la terre fut employée. Malgré sa précarité apparente, c'est bien d'un habitat qu'il s'agit, plus solide qu'il n'y paraît puisque seules les grandes marées lui portent dommage. Habitat spontané, c'est un véritable fossile des premiers abris de l'homme, comme le furent autrefois les huttes de sabotier ou les « loges » des pauvres gens bâties selon des principes identiques.



1. Vannetais
2. Vannetais
3. Vannetais
4. Pays de Retz
5. Grande-Brière
6. Cornouaille
7. Vannetais
8. Cornouaille
9. Cornouaille

Les puits du Vannetais

Au même titre que des édifices plus prestigieux, les puits interviennent fortement dans la définition de l'habitat du Vannetais. Outre le fait qu'ils accompagnent de manière systématique les maisons et les hameaux, le soin apporté à leur construction et à leur décor révèlent l'intérêt particulier qu'on leur porta jadis. Comme dans l'ensemble de la Bretagne, ce sont des édicules de pierres granitiques taillées, aux formes très diverses : cube à l'ouverture cintrée couvert d'un toit en pyramide ou d'un demi-dôme, demi-cylindre à l'ouverture droite encadrée de marches repose-seau, petit édifice quadrangulaire à deux pans de toiture. La plupart du temps, on laisse ces puits se couvrir d'une végétation folle, graminées à fleurs ou arbustes.

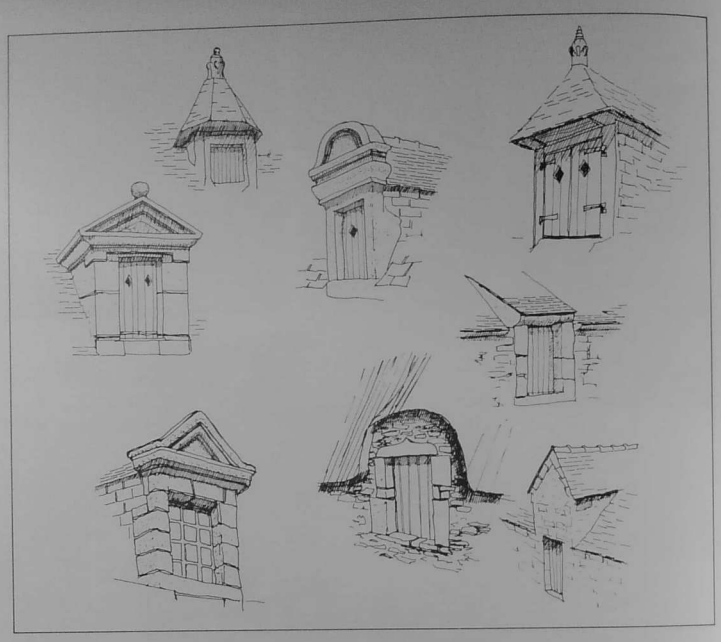
Mais les plus intéressants sont les puits à margelle, à « engorgeure », surmontée d'un linteau de pierre protégeant le treuil. C'est sur ce couronnement et les deux piliers qui le soutiennent que se sont exercés l'imagination et le talent des tailleurs de pierres : boutons, figures animales ou anthropomorphes, ostensoirs, croix, ciboires, transforment alors ces puits en véritables chapelles qui font l'orgueil de leurs propriétaires.

1. Puits du Vannetais.
2. Puits de Cornouaille.
3. Puits de la Montagne Noire.
4. Puits du Rennais.

modestes ou aisées furent bâties de cette même terre, jaune, grise ou même rouge comme au sud-ouest de Rennes.

Un mélange de limon argileux et de paille, voire de bruyère, abondamment arrosé d'eau, était longuement pétri au pied jusqu'à l'obtention d'une pâte compacte propre à être utilisée. On étalait cette bauge à la fourche sur un soubassement de pierres dures destiné à l'isoler de l'humidité du sol, par lits successifs, qu'on laissait à chaque fois sécher ; on montait ainsi les murs de l'édifice, des murs épais de près de soixante-dix centimètres à la base, dont on égalisait la surface à la bêche, au « paroir ». Cette manière de bâtir s'étend de l'ouest du Bassin de Rennes jusqu'aux confins du Vannetais ; dans la région de Loudéac qui semble marquer la limite des constructions en terre, la limite orientale étant Vitré, ce n'est plus la maçonnerie de terre qui était de règle mais la briquette crue façonnée à la main. Malgré son apparente fragilité, ce type de construction est parfaitement fiable pour peu que l'on protège les murs d'une trop grande humidité ou d'un ruissellement trop important. Le léger débordement des toitures d'ardoises, communes à la région, suffit à cette protection malgré la hauteur des édifices : ici les façades sont élevées, les pignons dégagés. L'absence totale d'enduit confirme bien la résistance de ce matériau, employé tout aussi bien pour l'habitation que pour les bâtiments d'exploitation. Ces derniers sont nombreux et forment autour du logis une cour ouverte, sur le pourtour de laquelle s'alignent la grange et les étables, le charretil, le puits et le fournil lorsque celui-ci n'est pas intégré au pignon de la maison. Cette organisation de l'espace de la ferme, les volumes différents des bâtiments, l'existence de lucarnes à foin coupant l'égout du toit, annoncent bien que l'on est ici aux marges de la Bretagne.

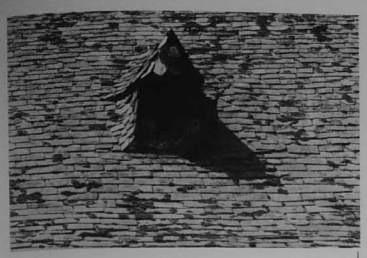
Vannetais. L'habitat rural du Vannetais est de loin le plus attachant de la Bretagne : la rusticité de son allure, alliée à la finesse de ses décors ont engendré des formes de bâtiments qui, sans s'opposer radicalement aux types habituels de la



province, s'en distinguent nettement. Comme ailleurs, il s'agit d'une maison toute en façade, d'une « longère », aux pignons aveugles orientés est-ouest, abritant sous le même toit logis des hommes, « ti ménaj », étable, « er c'hreu », et grenier-fenil, marqué chacun par une entrée souvent cintrée, en anse de panier pour les plus anciennes, et des baies d'éclairement étroites.

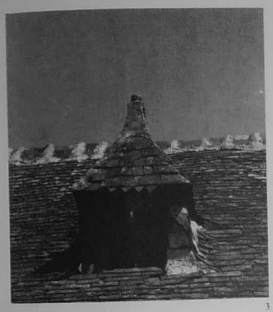
Bâties de granit en blocs irréguliers liés avec de la terre additionnée de balle d'avoine, ou à la chaux, ces maisons ne reçoivent aucun crépi, hormis celles du littoral directement soumises aux vents marins : ailleurs, seuls les pignons exposés sont parfois enduits. Cependant, les encadrements d'ouverture (uniques endroits de la construction avec les chaînages d'angle et les cheminées à être en pierres taillées) sont très souvent passés au lait de chaux, à la manière poitevine. Ils sont fréquemment ornés de chanfreins, de cavets et d'accolades. La souche de cheminée, qui prolonge les pignons, est massive, couronnée par un entablement et protégée à la base par un larmier de pierre. Mais ce sont là marques communes à la plupart des régions bretonnes et l'originalité de la maison vannetaise est ailleurs : c'est tout d'abord l'escalier extérieur, le « pazenaou », qui mène au grenier. Placé contre la façade, plus rarement au pignon, il est fait de belles pierres taillées et conduit à un palier dont la balustrade de pierre ou le murtin quand ils existent sont souvent travaillés.

Mais c'est peut-être le toit de chaume qui type le plus l'habitat, non pas qu'il fut inconnu ailleurs mais parce qu'il persiste ici sur de nombreuses maisons et bâtiments agricoles. Les gerbes de seigle sont liées aux lattes de châtaigniers fixées sur les chevrons de la charpente à l'aide de paille tressée. L'égout est « tondu » à la faucille pour présenter un profil rectiligne tout en débordant suffisamment de la façade pour en éloigner l'eau de pluie. Au droit de chaque ouverture éclairant le grenier, le chaume fait un gracieuse ondulation qui est un des traits les plus caractéristiques des maisons de cette région. Pour éviter que le vent n'arrache une toiture aussi légère, les rampants des pignons dépassent les rives du toit pour protéger la couverture ; les pierres en sont taillées en sifflet et l'assise de



1

2



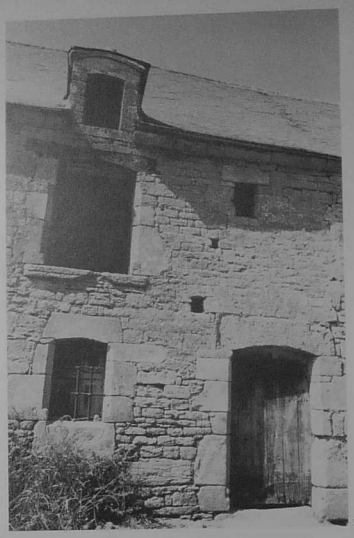
3

4

5

6

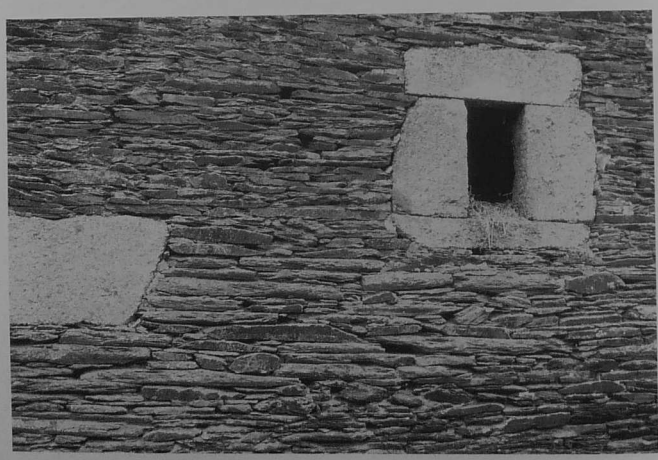
Eléments modeste de l'architecture régionale, la lucarne n'en intervient pas moins pour typer les maisons de chaque pays breton.
1. Rennais. 2. Cornouaille. 3. Rennais. 4. Vannetais. 5. Vannetais. 6. Poudouvre.



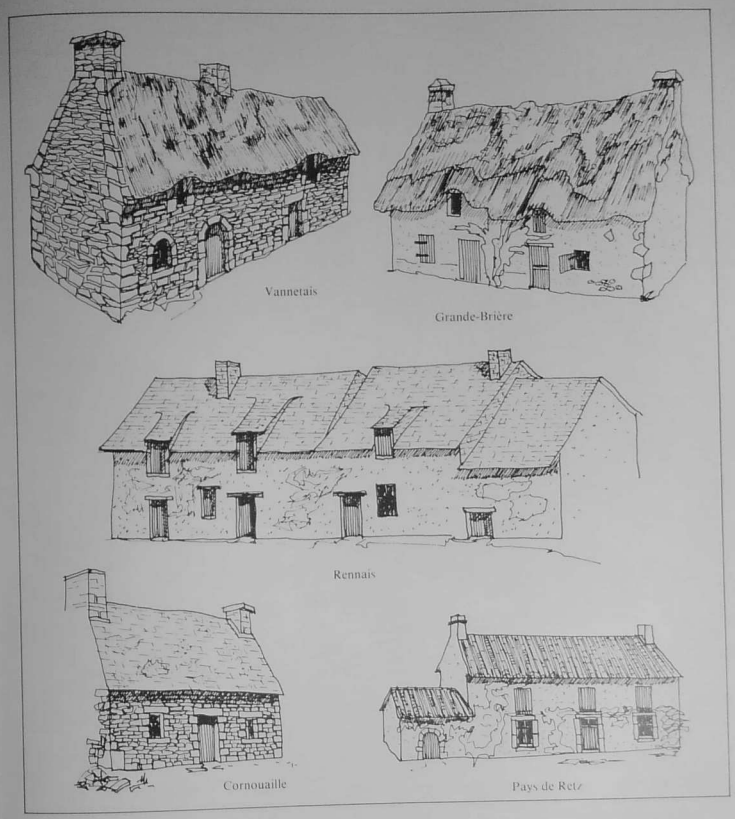
base forme crossette (« pierre chevronnière »).

D'autres bâtiments accompagnent le plus souvent ces « longères » le puits qui se dresse dans la cour, près de l'habitation, le pressoir et le hangar à charrette, le « porche » ou « porch el leur ». Bas, de forme allongée, il est couvert d'un toit de paille formant une croupe arrondie au-dessus de l'entrée placée à l'un des pignons. Ce schéma d'habitat reste à peu près constant dans tout le Vannetais. Seule l'aisance a, par endroits, facilité l'usage des toitures d'ardoises ou donné a l'habitation un étage de chambres supplémentaire. A l'extrémité orientale de la région, au contact du pays gallo, l'apparition de constructions en terre modifie notablement l'aspect des bâtiments.

Grande Brière. C'est autant par l'organisation des villages que par la structure des bâtiments que l'habitat de Grande Brière se distingue de celui des régions voisines. Dans ce pays de marais, les hommes ont su utiliser au mieux les terrains stables pour bâtir leur demeure et cultiver la terre. C'est en pourtour des îles que sont en effet disposées les maisons qui forment un anneau continu cernant les terres de labour situées au centre. Seule une couronne restreinte réservée aux pâturages sépare le village du canal, la « curée », qui entoure l'île. Une telle organisation systématique, conduite par une structure communautaire très forte, ne laisse pas de place à l'ostentation ; et il est vrai que la maison briéronne modeste, de petite dimension, bâtie avec des matériaux de

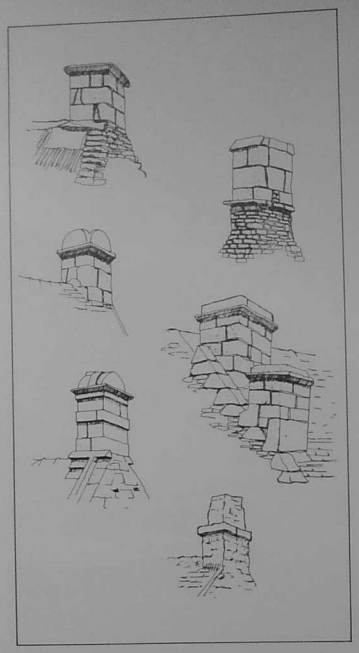


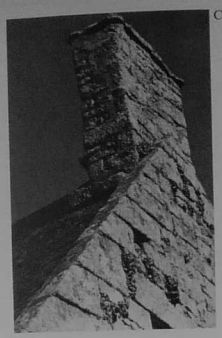
1. Ferme du Poudouvre.
2. Mur de schiste, encadrement et harpe de granit, en Poher.



misère, exprime parfaitement les difficultés que rencontra la population pour vivre dans un milieu ingrat. Ici, nul grand bâtiment d'exploitation ; le logis est constitué d'une seule pièce suivie d'une petite étable dont elle n'était autrefois séparée que par une cloison à claire-voie. Au-dessus, un grenier auquel on accède par une trappe ouverte dans le plafond en torchis, en « doubli » ; mais bien souvent dans les demeures les plus pauvres nul plancher ne cachait la charpente du toit. C'est traditionnellement de roseaux que ce dernier est couvert, roseaux cueillis jeunes au bord de la curée et mis à sécher en gerbes, en « mouches » avant d'être fixés sur une charpente sommaire. Les murs de ces édifices, toujours de faible hauteur, sont faits de moellons granitiques liés à la terre et couverts d'un crépi passé au lait de chaux. Et ce n'est pas le moindre charme de ces villages briérons que ces longues suites de maisons alignant des façades identiques, aux ouvertures étroites, et dont la blancheur éclatante tranche vivement sur l'aspect brunâtre des toits de roseaux.

Les bâtiments annexes sont rares dans la

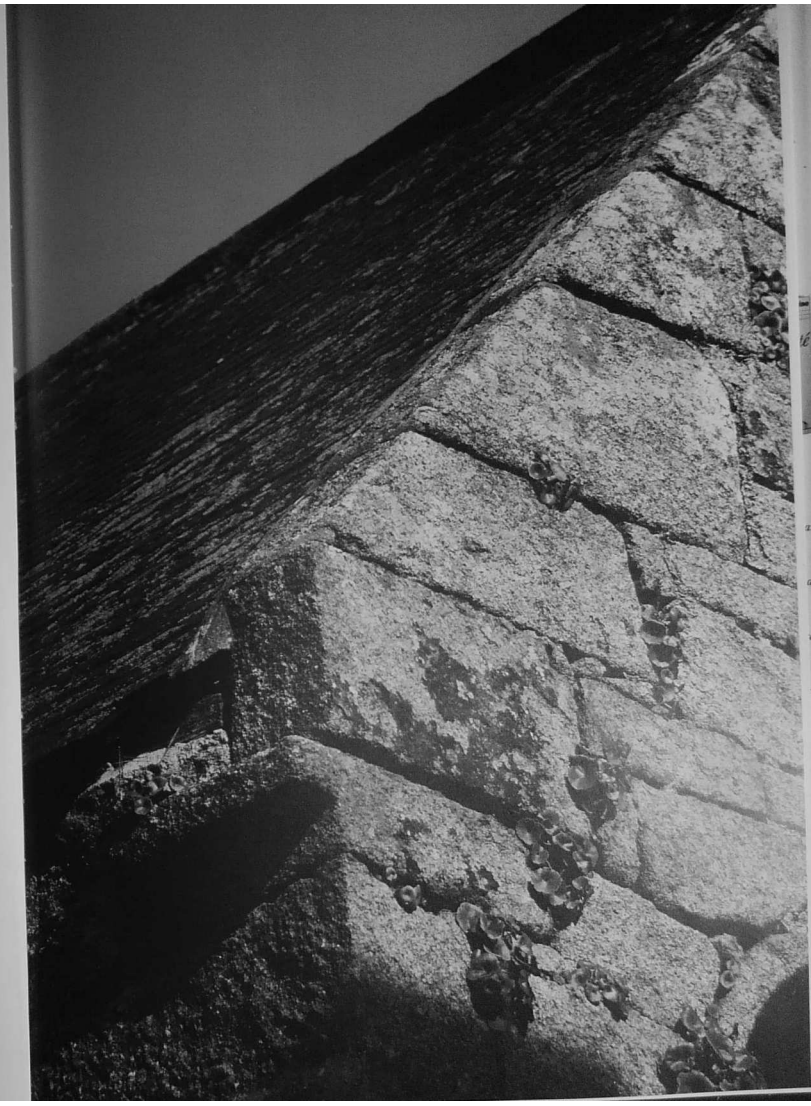




Cornouaille.

Poher.

campagne briéronne ; ils se résument le plus souvent à une petite porcherie, de même nature que la maison et placée en équerre par rapport à elle. Abris à charrette et étables de plein champ sont faits d'une simple ossature de bois protégée par des roseaux formant toiture et cloison. Les puits, toujours communs, se placent à l'écart des habitations : ils sont de forme circulaire, ouverts au ciel, un ébrasement de la margelle permettant de mieux accéder à l'orifice. Enfin, quelques rares fours à pain couverts de mottes de gazon subsistent encore dans quelques « îles ».

Pays de Retz. Situé au sud de la Loire, le Pays de Retz échappe totalement aux influences bretonnes. L'architecture rurale dépend étroitement de l'aire d'habitat poitevin qui en a dicté les éléments principaux : forme de bâtiments, type de couverture, décor. Mais avant tout, les données climatiques ont engendré ici des contraintes différentes : si l'on a toujours à craindre le vent, la pluie est moins abondante, le temps plus clément. Aussi les bâtiments peuvent-ils se hausser : dans une façade élevée, ils alignent des baies nombreuses et larges, portes et fenêtres de l'habitation au rez-de-chaussée, porte du cellier (car ici la vigne abonde), ouvertures du grenier à l'étage, placées sous l'égout du toit. Prolongeant l'habitation, grange et écuries ont leurs ouvertures placées au pignon des bâtiments.

Ici point d'ardoise ou de chaume mais de la tuile canal, en « tige de bottes », posée sur un bouzillage fait d'herbes trempées dans l'argile. Comme en Vendée voisine, on prend soin de sceller au mortier de chaux les tuiles d'égout et le faîtage, et de faire dépasser en gargouille les dernières tégulae. L'ombre portée de ces tuiles sur les façades variant en fonction de la course du soleil, est un décor naturel pour des maisons par ailleurs très sobres. Bâties de granit et de schiste (les cheminées étant de briques) laissés apparents, ces maisons du Pays de Retz ont fréquemment des encadrements passés au lait de chaux qui contrastent sur le bleu ou le vert sombre de la peinture des menuiseries. Une croix blanche protectrice orne souvent l'entrée du logis.